

Moi, j'ai participé à une tentative de sortie, au Bourget. Pluie, froid, faim et fatigue... A 4 heures du matin, on a enterré des ouvriers prussiens et parisiens dans un jardin. Du fond de leur misère, ils se ressemblent tous... Mon nom n'a aucune importance. Pour l'état-major je ne suis qu'une bête, une bête de somme. Toute la nuit j'ai creusé des tombes. Tous les cinq mètres. Un boulot absurde et abrutissant. Une discipline de fer.

PAS TRÈS DRÔLE SON HISTOIRE !

QUAIS, MAIS LA COMMUNE N'ATTIRA DE TOUTES CES COLÈRES...

CYRIL 93

PARTAGE NOIR
BANDE DESSINÉE

1870

L'ANNÉE TERRIBLE

Un Quart d'heure avant La Commune..



A. BLANQUI

P.-J. PROUDHON

TEXTE & DESSINS
CYRIL

Les Moblots de l'année terrible

Telles deux locomotives lancées l'une contre l'autre sur une voie unique, la France et la Prusse vont se livrer, à la fin des années 1860, à une délirante guerre des effectifs. Tirage au sort et remplacement des conscrits fortunés assurent à l'armée impériale son contingent de recrues parisiennes, pour cinq ans. Les autres, les « bons numéros », sont versés dans une Garde Mobile qui, du siège de Paris à la Commune, s'étiolera au rythme des querelles politiques du temps.

Indisciplinés et frondeurs Laissés sans entraînement, les 35 000 « moblots » [1] parisiens n'en seront pas moins mobilisés en juillet 1870, après la déclaration de guerre. Indisciplinés, frondeurs et foncièrement anti-bonapartistes, ces civils provisoirement sous l'uniforme sont un souci constant pour leurs officiers. Au camp d'entraînement de Châlons-sur-Marne, où on les a traînés, leur colère éclate au grand jour contre les généraux et Napoléon III. L'armée régulière, elle-même démoralisée par les récents revers militaires, est particulièrement vulnérable aux appels à l'insoumission lancés par ces Parisiens survoltés qu'il faudra bien, vaille que vaille, renvoyer dans la Capitale. Travaillés par les blan-

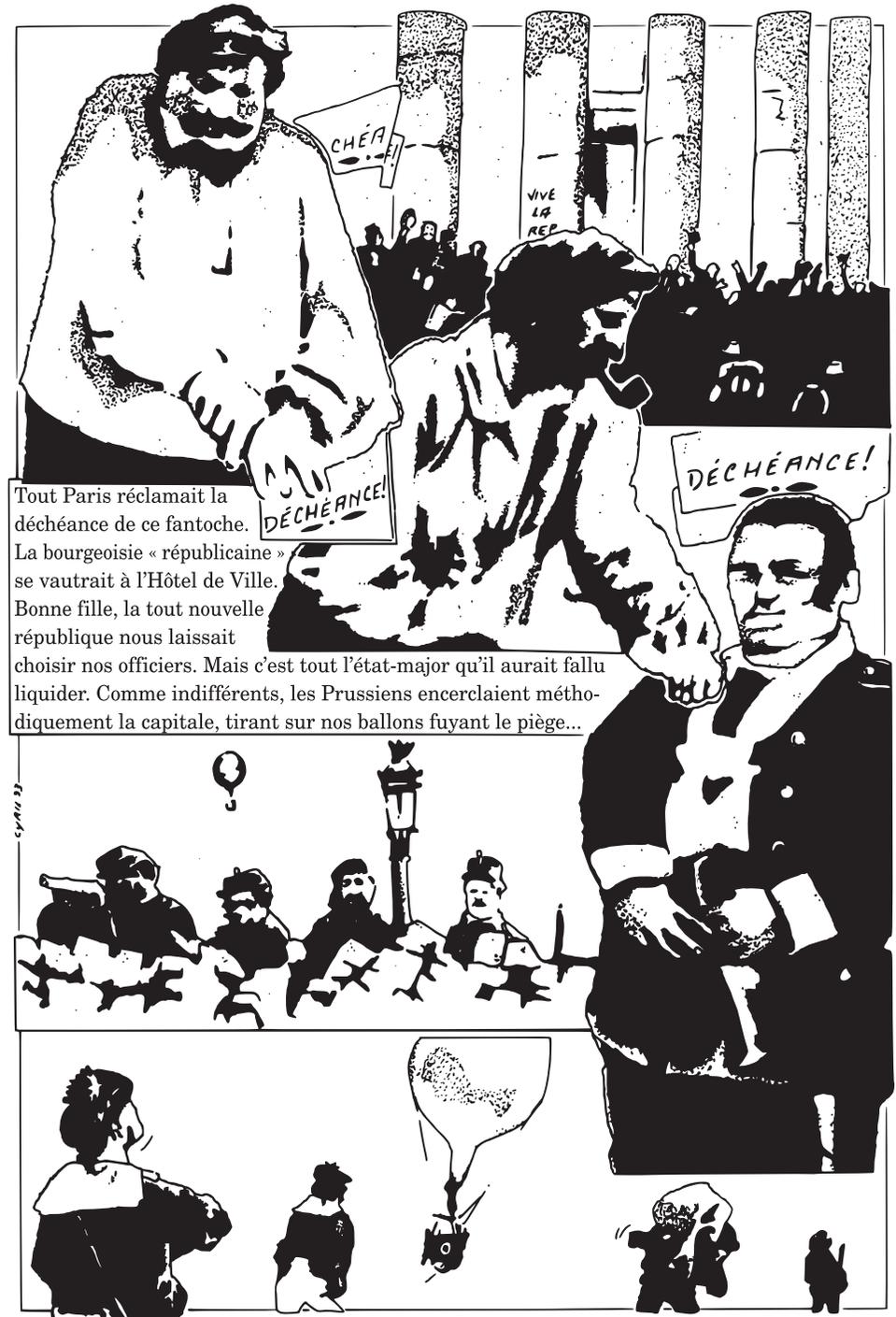
quistes et les proudhoniens, ils y aideront au rétablissement de la république (immédiatement confisquée par la grande bourgeoisie) et participeront aux tentatives de sorties afin de briser le carcan prussien enserrant Paris. Les officiers, élus à présent par la troupe, sont parfois d'anciens militants socialistes ou républicains. Mais l'état major, nommé, reste très élitiste.

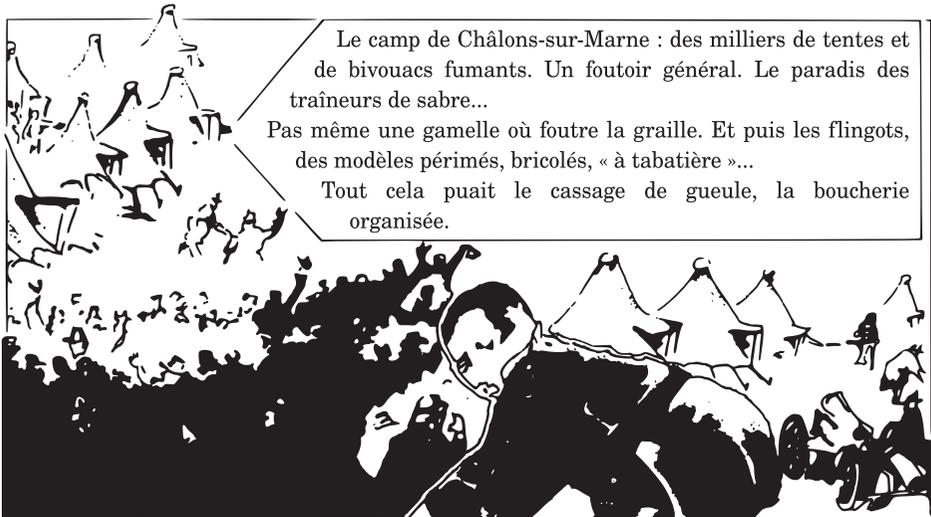
La Commune surprendra ces grandes unités (18 bataillons pour la Seine) en plein débat interne. Suivant leur milieu social, leurs sympathies politiques et les possibilités du moment, les Gardes mobiles parisiens choisissent leur camp. Sous le formidable coup de butoir du dix-huit mars, la Garde mobile n'est plus qu'un grand corps pantelant et démembré, éparpillé entre Paris et Versailles. La Commune regroupera alors les moblots insurgés dans des compagnies de marche improvisées, où leur histoire se confondra avec celle des « fédérés » [2].

[1] Surnom amical par lequel la population désigne les gardes mobiles (moblot rimant avec flingot).

[2] C'est-à-dire de la Garde Nationale révoltée (à ne pas confondre avec la Garde mobile, objet de cet article).

<https://www.partage-noir.fr>
 contact@partage-noir.fr
 2019/28-09-2019





Le camp de Châlons-sur-Marne : des milliers de tentes et de bivouacs fumants. Un foutoir général. Le paradis des traîneurs de sabre...

Pas même une gamelle où foutre la graille. Et puis les flingots, des modèles périmés, bricolés, « à tabatière »...

Tout cela puait le cassage de gueule, la boucherie organisée.



Comme on était bôd dans nos tenues neuves à bandes rouges. Et comme on gueulait fort. Un jour, on a conspué l'officier « Machin-chose » qui nous passait en revue. Finalement, le Napoléon a finit par nous céder : retour sur Paris. Puis le Poléon y s'est rendu aux Pruscos, à Sedan.

1870

L'ANNÉE TERRIBLE

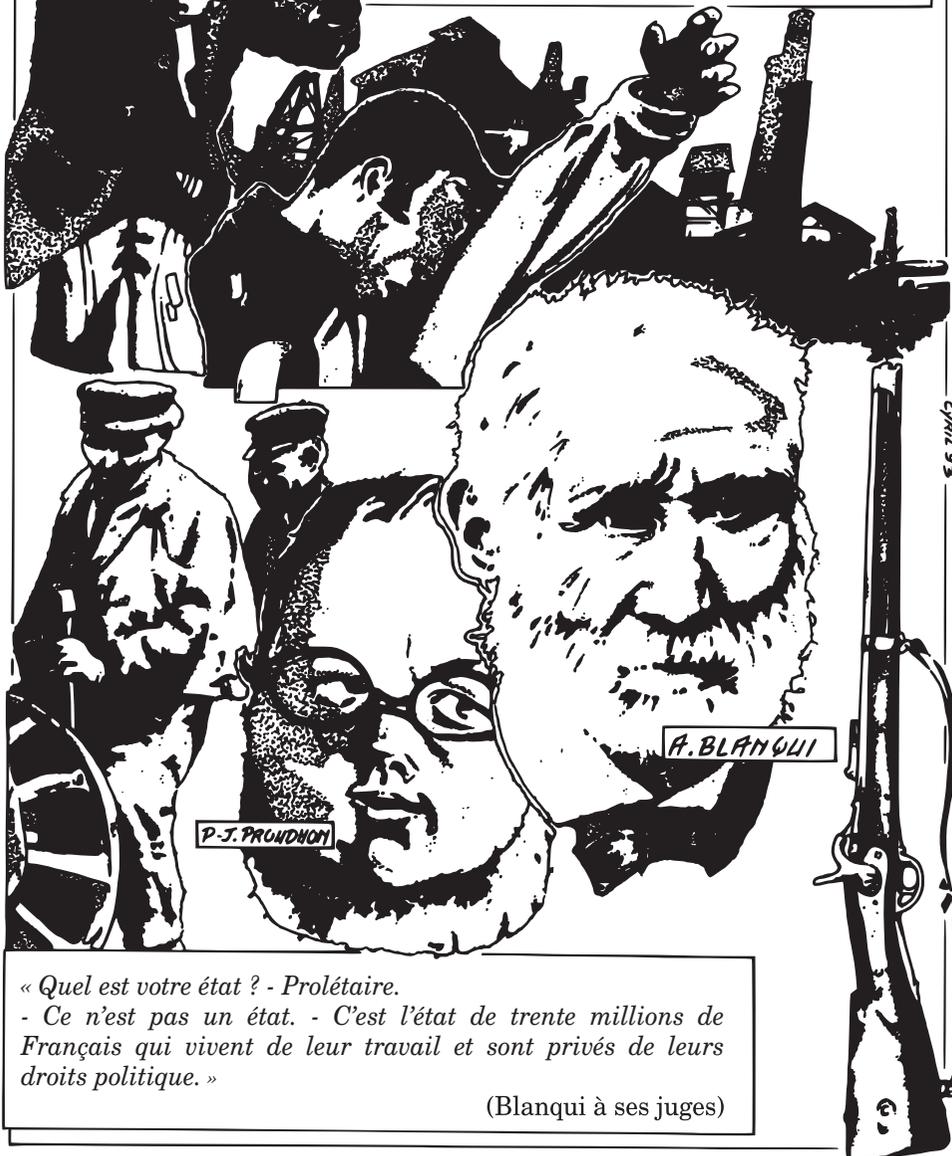
Un Quart d'heure avant La Commune..



Mon nom n'a aucune importance. Pour le patron je ne suis qu'une bête de somme. Treize heures par jour, je coupe du câble. Tous les cinq mètres, clac... Un boulot absurde et abrutissant. Une discipline de fer.

Le soir, je bouffe un peu de pain et deux patates. Puis je m'effondre sur mon grabat, au milieu du taudis collectif. Vidé. J'erre dans un gouffre. Un abîme parisien, morne et sans joie. Un enfer impérial...

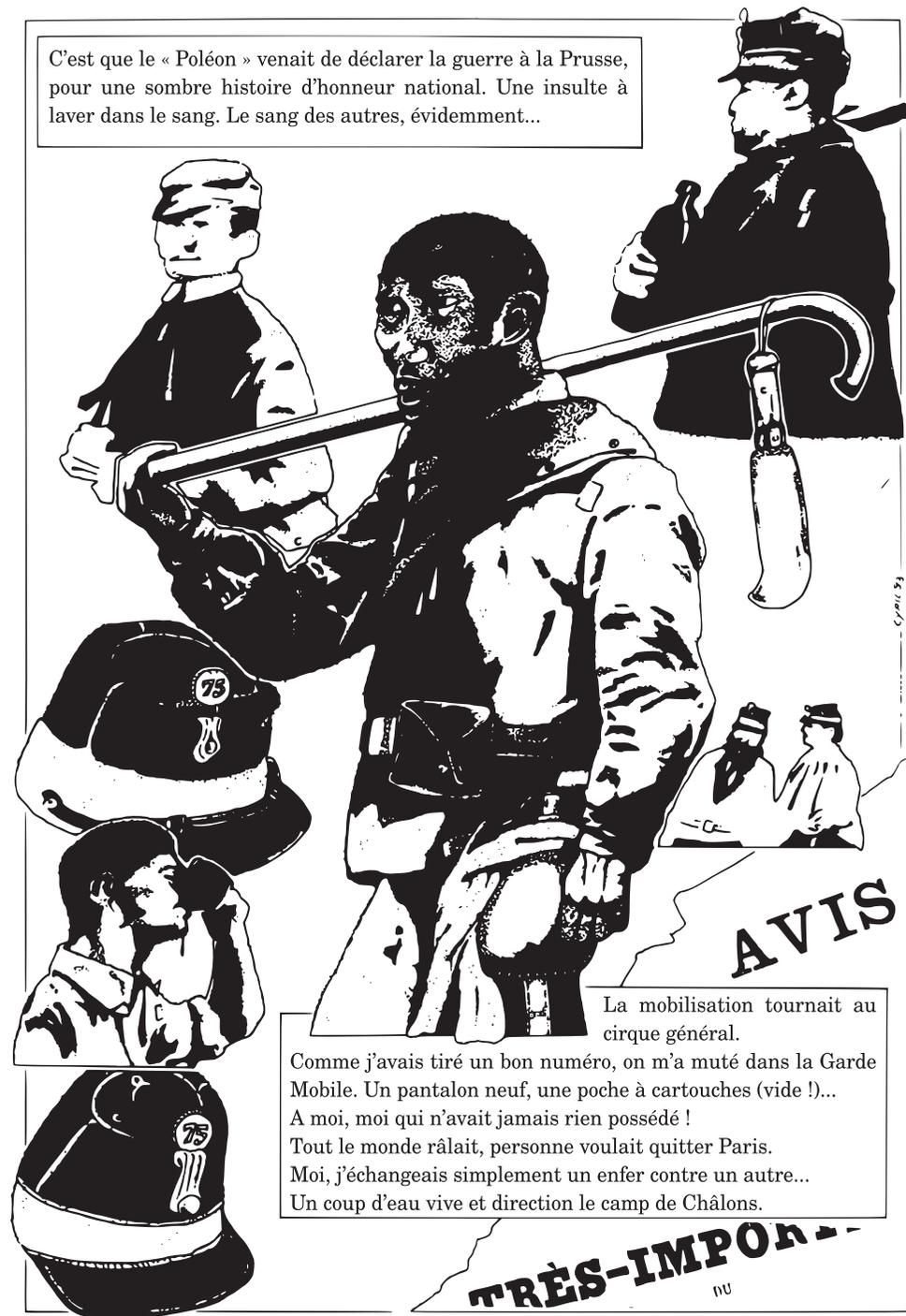
Parfois, des copains mieux informés, des typographes, des bronziers, nous causent de Blanqui l'insurgé ou de Proudhon, l'homme des associations ouvrières de production... Alors on se lance dans des grèves aussi dures que brèves. La police charge dans le tas et embarque les meneurs. Et tout reprend comme avant : la misère, l'alcoolisme, les putains.
Et puis, un jour, il y eut la **guerre**.



« Quel est votre état ? - Prolétaire.
- Ce n'est pas un état. - C'est l'état de trente millions de Français qui vivent de leur travail et sont privés de leurs droits politique. »

(Blanqui à ses juges)

C'est que le « Poléon » venait de déclarer la guerre à la Prusse, pour une sombre histoire d'honneur national. Une insulte à laver dans le sang. Le sang des autres, évidemment...



La mobilisation tournait au cirque général.

Comme j'avais tiré un bon numéro, on m'a muté dans la Garde Mobile. Un pantalon neuf, une poche à cartouches (vide !)...
A moi, moi qui n'avait jamais rien possédé !
Tout le monde râlait, personne voulait quitter Paris.
Moi, j'échangeais simplement un enfer contre un autre...
Un coup d'eau vive et direction le camp de Châlons.

TRÈS-IMPON